

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Quills de Philippe Kaufman

David Tougas

Volume 19, numéro 2, hiver 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/935ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tougas, D. (2001). *Quills* de Philippe Kaufman. *Ciné-Bulles*, 19(2), 52–53.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Quills

de Philippe Kaufman

par David Tougas

Au clair de la lune, mon ami Pierrot / Prête-moi ta plume, pour écrire un mot... D'emblée, cette comptine pour bambins semble être à mille lieues de l'univers pervers et cynique de Donatien Alphonse François, dit le Marquis de Sade. Or, cette ritournelle qui ponctue certaines scènes de **Quills**, le nouveau film de Philip Kaufman, évoque, à elle seule, deux des pôles dominants de cette production: le besoin vital d'écrire et le sarcasme mordant d'un auteur original qui a réussi, avec brio, à sortir sur la place publique les «bibittes» et les tares d'une société hypocrite et faussement puritaine.

Kaufman situe son illustre protagoniste (interprété par l'hallucinant Geoffrey Rush) en 1806, durant son «séjour princier» à l'asile de Charenton. Celle-ci est sous la gouverne de l'abbé Coulmier (Joaquin Phoenix), qui croit au pouvoir salvateur de l'écriture pour canaliser l'énergie néfaste des âmes impures dont Sade est un fier représentant. Malgré les foudres du docteur Royer-Collard (Michael Caine) et les

interdictions qui s'accroissent exponentiellement à son égard après la publication interdite de son roman **Justine**, le célèbre marquis s'amuse follement. Il redouble d'ingéniosité pour parvenir à ses fins, avec l'aide précieuse de la pulpeuse femme de chambre Madeleine (Kate Winslet), sa fidèle partenaire en débauche littéraire.

Cette prémisse, relativement simple, donne lieu à un scénario touffu qui multiplie les niveaux d'interprétation et s'avère riche en trouvailles scénaristiques. Le personnage du marquis ainsi que la trame narrative rappellent toutefois l'univers cinématographique du réalisateur Milos Forman. En effet, Sade semble être un croisement entre Larry Flint (**The People vs Larry Flint**) et le MacMurphy de **One Flew Over the Cuckoo's Nest**: le caractère de provocateur pour la liberté d'expression évoque le premier, tandis que le cadre institutionnel avec un personnage «détaché» riant de ses tortionnaires rappelle le second. Ce lien de parenté n'est toutefois pas dommageable puisqu'il enrichit un personnage aux mille visages. Sade nous est présenté comme un être cynique, ludique, exubérant, passionné, égo-centrique, vulgaire, troublé, qui ne vit que pour et par l'écriture. Lorsque l'abbé confisque ses plumes et son papier, Sade va jusqu'à écrire avec son sang sur ses habits, voire avec ses excréments sur les murs de son cachot.



Geoffrey Rush et Kate Winslet dans **Quills**

Malgré tout, le spectateur s'attache à lui. Le personnage est fort, le récit adopte son point de vue (Sade communique en voix *off* même après sa mort) et, qui plus est, les victimes ont toujours la cote chez les spectateurs. En fait, Sade semble être le miroir de sa *Justine*, une Justine inversée, car, ici, ce sont les personnages « purs et chastes » — ou qui se prétendent tels — qui font la morale aux pervers irrévérencieux. L'inversion ne s'arrête pas là: plus la situation de Sade se détériore, plus ses écrits gagnent en notoriété. De plus, le scénario multiplie les implants qui viennent annoncer les déroulements à venir; la mort de Madeleine est subtilement évoquée lors du point-milieu, alors que les draps du marquis, souillés de vin rouge, teintent l'eau de la cuve à l'intérieur de laquelle Madeleine se videra de son sang. Chaque scène est répétée au moins deux fois, avec des différences de ton et d'intensité, ce qui insuffle au récit l'apparence d'une symphonie qui tire sa puissance de la répétition modulée.

Malgré son scénario rodé au quart de tour, la force de *Quills* réside également dans sa mise en scène aussi éloquente qu'efficace. C'est connu, Kaufman est un habile faiseur d'images. Elles sont somptueuses, travaillées, nuancées. Il sait jouer avec les zones floues de façon remarquable, les utilisant autant pour dynamiser ses compositions (avec ses transferts de mise au

point rapides) que pour leur donner une saveur onirique. Par contre, c'est dans sa façon de positionner sa caméra et de remplir son cadre que le réalisateur se démarque. Au moment où nous voyons Napoléon en furie après la parution du livre interdit, la caméra se place sous la chaise de l'Empereur, nous révélant que sa petite taille ne lui permet pas de toucher le sol lorsqu'il est assis sur le trône royal. Les premières fois que nous apercevons la future épouse du docteur, il y a toujours une statue de la vierge Marie dans le cadre, lorsqu'elle n'est pas directement dans les mains de la fiancée. Kaufman rit de ses personnages et de nous par la même occasion: il affectionne particulièrement les gros plans équivoques qui masquent la réalité d'une scène au profit d'une autre. Le premier plan du film montre une jeune femme, dans un paysage extérieur, se faisant flatter sensuellement le cou et les épaules par des mains expertes. Or, nous constatons peu à peu que celles-ci appartiennent au bourreau qui s'apprête à la guillotiner. Le montage est impeccable, privilégiant autant les raccords astucieux entre les scènes que le choc créé par deux ambiances opposées. Enfin, et malgré quelques séquences qui détonnent en fin de parcours (le film fait une incursion maladroite vers le mélo), *Quills* permet de clore de façon ludique le cycle entourant les déboires du romancier maudit. ■

Quills

35 mm / coul. / 123 min / 2000 / fict. / États-Unis

Réal.: Philip Kaufman
Scén.: Doug Wright, d'après sa pièce
Image: Rogier Stoffers
Son: Frank E. Euler, Lora Hirschberg, Tony Lewis et John Midgley.
Mus.: Stephen Warbeck
Mont.: Peter Boyle
Prod.: Julia Chasman, Mark Huffam et Peter Kaufman.
Dist.: Fox Searchlight Pictures
Int.: Geoffrey Rush, Kate Winslet, Joaquin Phoenix, Michael Caine

Solution
des mots croisés
de la page 49

	A	V		O	F		M	V	D	V	10
	I	T	E	G	I	L		N		E	9
	L		L	E			V	N	V	L	8
	E	L	I		R	V	S	E	C		7
		A	R		E	N	V	I	R	V	6
	E	C	P	E	I	N		T	V	N	5
	E	I	A		S	V		P		I	4
	D	S		D	S			Y	V	R	3
	I	U		E	E	L		G	N	V	2
		M	O	R	T	S	L	E	V	M	1
10											
9											
8											
7											
6											
5											
4											
3											
2											
1											